

Une indispensable offensive intellectuelle collective

Marc Humbert

Le *Manifeste convivialiste* peut être perçu comme une offensive intellectuelle collective¹ dont le succès est indispensable pour créer les conditions permettant de sortir d'une situation de crise qui apparaît sans fin et sans issue. Cette offensive est menée selon trois vecteurs. Le premier est le vecteur épistémologique, lisible au moins en filigrane, car il n'est pas revendiqué comme tel. Le deuxième est une incitation à considérer la situation actuelle comme résultant d'une crise anthropologique fondamentale. Enfin, et par voie de conséquence, un dernier vecteur est constitué par une proposition de relance de l'humanisation du Monde.

Une innovation épistémologique radicale

Le *Manifeste convivialiste* propose de se réclamer d'une doctrine qu'on pourrait dire syncrétique et pluri-verselle, le *convivialisme*, doctrine à décliner selon différentes variantes adaptées aux lieux et aux cultures.

1. Le *Manifeste* est en effet l'œuvre collective de soixante-quatre auteurs qui, individuellement ou parfois à deux ou trois, ont publié par ailleurs plus de trois cents ouvrages.

Une doctrine syncrétique puisqu'elle ne fait pas table rase des doctrines laïques et religieuses existantes, mais entend « retenir ce qu'il y a de plus précieux dans chacune » (p. 25²). Et sont cités, en particulier, le libéralisme, l'anarchisme, le socialisme, le communisme.

Une doctrine pluri-verselle, puisqu'il ne s'agit pas de la proposition d'un corps doctrinal complet à vocation universelle permettant de répondre à tout, mais d'« un fonds doctrinal minimal partageable » (p. 17) à décliner en autant « de variantes éventuellement conflictuelles » (p. 26). Cette pluralité doit aller cependant de pair avec la reconnaissance par toutes ces variantes qu'elles ont en commun un « esprit convivaliste » : c'est cela qui forme l'universel dans le *convivialisme*.

Le contenu de cet esprit commun est explicité sous la forme de l'énoncé de quatre principes fondamentaux du convivialisme (p. 26-27). Il me semble que si leur logique méthodologique n'est pas exposée dans le *Manifeste*, elle est évoquée de façon évidente même pour ceux qui ne liraient que la couverture de l'ouvrage. Le sous-titre est explicite : « Déclaration d'interdépendance ». Le *Manifeste*, en effet, ne suit ni la méthodologie individualiste, ni la méthodologie holiste, et produit donc une innovation épistémologique en ouvrant et en empruntant une voie inexplorée à ce jour, « la méthodologie interdépendantiste ».

Dès lors, une présentation plus complète des quatre principes, ces éléments constitutifs du fonds doctrinal commun aux variantes à décliner du *convivialisme*, peut être réalisée sous la forme d'une déclaration universelle d'interdépendance. Une interdépendance généralisée, entre tous les humains et avec la nature, et dont il faut préciser quelques conditions pour qu'elle soit possible et soutenable. Le cœur de ces conditions est explicité par les quatre principes dont il faut élaborer quelques aspects. Je m'y suis efforcé dans un projet de texte de déclaration mis en discussion et dont on peut trouver une version en annexe.

2. Sans autre indication, les indications de page renvoient à la première édition du *Manifeste convivaliste* [2013].

Un diagnostic déchirant de crise anthropologique

Le texte du *Manifeste* n'omet pas de remettre en mémoire les principales manifestations d'une crise protéiforme, dont l'ampleur s'élargit et fait régulièrement la Une de l'actualité mondiale depuis quarante ans. D'aggravations en aggravations, les pires catastrophes, prophétisées ici et là, deviennent de plus en plus probables ou au moins possibles. Malgré toutes les alertes, malgré toutes les mesures prises par les responsables politiques, la dégradation de l'environnement empire, les inégalités s'accroissent, les moments de crise aiguë se succèdent sans relâche. Même le Fonds monétaire international, temple de la mondialisation orthodoxe, sonne l'alerte sur la montée générale des inégalités [voir aussi Joseph Stiglitz, 2012] dans le numéro de décembre 2013 de sa revue *Finances et développement*, diffusée en plusieurs langues à travers la planète. Pour paraphraser le titre d'un ouvrage récent, nous sommes dans une crise sans fin et sans issue³.

Le *Manifeste* rappelle le caractère « entropique » [Georgescu-Roegen, 1971] de ces menaces qui pèsent sur notre monde : l'humanité augmente son désordre et c'est ainsi qu'elle va au désastre, l'entropie l'atteignant au travers des questions matérielles, techniques, écologiques, économiques, financières, voire morales. Les êtres humains, certes, continuent d'avancer – et de faire mille « progrès » – depuis quarante ans, dans la construction de leur histoire, mais ils font en même temps monter les périls, crise après crise, donnant l'impression de se précipiter vers un mur, de se rapprocher d'une catastrophe terminale.

Mais pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi une telle incapacité à mettre en œuvre des changements qui éloigneraient des dangers ?

Le *Manifeste* fait un apport essentiel à la compréhension de cette question. Il identifie, comme racine profonde, une crise qui peut être nommée crise *anthropologique*⁴. Elle est l'accélérateur et parfois le moteur des menaces entropiques et elle menace la capacité à y

3. *La Crise sans fin*, de Myriam Revault d'Allones [2012].

4. Le *Manifeste* écrit « menaces anthropiques » mais l'homophonie intellectuellement sympathique avec « menaces entropiques » apporte en même temps une ambiguïté de compréhension et j'écris donc ici « crise anthropologique » sans vraiment changer le sens adopté dans le texte du *Manifeste*.

faire face, c'est-à-dire qu'elle est responsable du caractère sans fin et sans issue de la crise.

En quoi consiste cette crise anthropologique ?

Cette crise est anthropologique parce qu'elle touche à ce qui fonde l'humanité, ce sur quoi repose notre humanité.

Pour ériger l'espèce *homo* en espèce humaine, il a fallu que l'espèce parvienne à gouverner la rivalité et la violence entre les individus. Les humains luttent pour exercer leur puissance d'être et d'agir, ils luttent pour assouvir leur désir de reconnaissance et peuvent lutter jusqu'à se massacrer. Sans invoquer René Girard [1972], le *Manifeste* se réfère à Marcel Mauss pour qui l'ordonnement de la société passe par la nécessité de trouver un moyen pour les humains de « s'opposer sans se massacrer ». Terrible défi anthropologique pour que l'humanité échappe à l'état de nature.

Dans le monde du passé, des religions primitives puis d'autres dont il reste les successeurs ont tenté des réponses à ce défi et ont joué un rôle important et ambigu. Leur importance s'est réduite avec le « désenchantement du monde » (Weber) quand la rationalité a surgi des « Lumières ». L'ordonnement des sociétés s'est alors appuyé sur les idéologies des temps modernes, ici et là, sur le libéralisme, le socialisme, l'anarchisme, le communisme.

Toutes ces idéologies en sont venues à pousser l'évolution des sociétés sur l'axe central de la performance technico-économique. La pacification des relations entre les individus au sein des sociétés a ainsi progressivement reposé, pour l'essentiel, sur le partage par toutes et par tous du rêve de la croissance économique dont chacun pourra espérer, au moins bientôt, en bénéficier.

Ainsi, de manière presque généralisée partout dans le monde depuis la Seconde Guerre mondiale, le politique, qui a pour fonction de forger un accord entre les individus et de les maintenir ensemble dans une même société malgré leurs divergences et leurs conflits, occupe l'essentiel de son temps à mettre en action des politiques de croissance économique. Ce sont elles qui servent de ciment pour les sociétés. Le rêve de croissance est devenu le fondement des sociétés.

Mais ce rêve, ce fondement anthropologique se développe en déclenchant une course, une compétition technico-économique effrénée, au sein des sociétés et entre elles, à l'échelon planétaire. Cette compétition multiplie la puissance des plus forts sur les

plus faibles et la puissance du tout sur la nature ; l'exploitation de l'homme par l'homme, de l'homme par la machine, de la nature par l'homme et ses machines, tout cela engendre un processus menant potentiellement à la destruction de l'humanité.

La réponse actuelle au défi de l'humanité, le rêve de croissance, et qui en est son fondement anthropologique, se transforme ainsi en fauteur de menaces entropiques. Ce qui cimente les sociétés humaines – en réponse au défi anthropologique – est en même temps ce qui est en train de les détruire.

Dit de manière abrupte, l'humanité détruit l'arbre sur lequel elle est montée.

Les imaginaires de nos sociétés font que toutes et tous, ou presque, nous attendons la croissance alors que nous savons que poursuivre la croissance est destructeur. En outre, la croissance ralentit de plus en plus son rythme dans les pays industrialisés⁵, c'est-à-dire que se délite le ciment ancien qui soudait nos sociétés.

Dans le même style abrupt que précédemment, on peut dire que l'humanité détruit et les racines et l'arbre sur lequel elle est montée.

Notre humanité est ainsi engagée dans une impasse. Et les essais de solutions se montrent incapables de répondre aux éléments contradictoires de cet hyperdéfi, car les apprentis concepteurs de prétendues sorties de crises ne disposent pas de ce diagnostic déchirant.

Sans vision de long terme et sans diagnostic pertinent, les responsables réagissent au coup par coup, plus qu'ils agissent, ballottés par les cahots de la crise. Dans le même temps, les opinions publiques sont de plus en plus portées à écouter des discours populistes qui prônent un retour aux mondes du passé, aux anciens régimes, aux replis communautaristes et/ou nationalistes.

5. Robert Gordon a montré (« Is U.S. Economic Growth Over ? Faltering Innovation Confronts the Six Headwinds », document de travail du National Bureau of Economic Research, n° 18315, août 2012), que la tendance du ralentissement de la croissance était universelle, même s'il peut exister encore quelques années de forte croissance pour quelques pays. Ce ralentissement est fondé sur l'épuisement des innovations radicales eu égard aux améliorations de productivité et de bien-être matériel qu'elles pourraient offrir. Par conséquent, le « rattrapage » en niveau de production et bien-être matériel, pour autant qu'il puisse se faire ici et là – comme en Chine et dans quelques autres pays – butte non seulement sur l'épuisement de la planète mais aussi sur l'épuisement des potentiels de croissance.

Dans ce brouillard des idées, les auteurs du *Manifeste* offrent un diagnostic qui permet de voir clairement qu'il y a une seule option, une seule exigence essentielle face à la situation présente. Il faut dépasser les politiques de croissance ; il faut, tout autant, aller au-delà des vieilles idéologies qui ont appuyé ces politiques et dont aucune n'offre une piste de solution crédible.

Pour ce faire il faut reprendre à nouveaux frais le *défi fondamental de l'humanité* et lui donner une réponse nouvelle, trouver une autre façon que par les politiques de croissance d'*amener les individus qui s'affirment et qui s'opposent, à ne pas se massacrer, mais à coopérer.*

Une proposition de relance de l'humanisation du monde

Dans notre monde d'aujourd'hui, une proportion élevée des populations, loin de ressentir les effets supposés bénéfiques de la croissance, croissance plus espérée que réelle, subit les effets déshumanisants provoqués tant par une précarisation toujours plus large que par une marchandisation qui se généralise. Ce règne étendu de l'efficacité et de l'argent qui exclut et qui provoque des violences en certains lieux, dans les quartiers et dans certaines zones de la planète, qui, en d'autres lieux, fait monter le taux de suicide, témoigne d'un processus en cours de déshumanisation.

On ne peut espérer stopper ce processus de déshumanisation par une politique de croissance et il faut donc, pour relancer l'humanisation du monde, en passer par une gigantesque bataille pour changer d'imaginaire, pour réinstituer nos sociétés (Castoriadis) sur un idéal repensé qui remette l'humanité sur des fondements soutenables.

Il faut amener la société à croire dans cet idéal repensé pour qu'il soit capable de guider le tissage du lien social et de la coopération entre les individus sans avoir recours au ciment de l'illusion de la croissance perpétuelle.

C'est pour ce projet nécessaire de relance de l'humanisation du monde que les auteurs du *Manifeste* proposent *le convivialisme.*

La tâche à accomplir est formidable, et le texte du *Manifeste* ne s'en cache pas, il faut – écrit-on, « rendre possible l'énorme

basculement de l'opinion publique mondiale qui est indispensable pour dévier de la trajectoire qui mène au chaos et à la catastrophe probables, ou en tout cas possibles » (p. 37).

Plus qu'une bataille des pensées – avec le changement méthodologique –, plus qu'une bataille sur les idées reçues – pour porter le diagnostic pertinent –, il faut mener une bataille sur le plan de la construction de l'imaginaire symbolique, procéder à une sorte d'analyse psychanalytique collective.

Pour ce troisième vecteur, l'offensive menée par le *Manifeste* bénéficie de ce que cet idéal est déjà lové au fond du cœur de beaucoup de femmes et d'hommes, en particulier de tous ceux qui s'efforcent de construire, individuellement ou dans différents groupes et associations, une société centrée sur l'humain et respectueuse de la nature.

Il faut parvenir à ce que toutes ces femmes et ces hommes perçoivent leur proximité en raison de l'existence d'un fonds doctrinal commun, d'un idéal qui reste pourtant impensé collectivement à ce jour, et qui est même nommé différemment ici et là.

Si toutes ces personnes, tous ces groupes peuvent se reconnaître dans le *convivialisme* comme explicitant les contours de ce fonds doctrinal qui leur est commun, un grand pas sera franchi pour remettre l'humanité sur le bon pied.

Mais il faut aller plus loin, selon les trois vecteurs de l'offensive. Avancer dans le champ de la pensée et de la théorie. Avancer sur le terrain de la politique quotidienne et de l'action en imaginant des mesures différentes de celles conçues pour une politique de croissance infinie. Les faire adopter, c'est se situer au-delà du domaine de l'offensive intellectuelle et ressortit des mouvements sociaux, des mouvements politiques qui, pour la plupart, n'ont pas, pour le moment, accompli l'évolution idéologique nécessaire pour qu'ils s'inscrivent dans la perspective de remettre l'humanité sur le bon axe d'évolution. C'est l'avancée selon le troisième vecteur qui peut y aider, par une mobilisation la plus large possible au sein de la société civile. L'adhésion à l'idéal convivialiste doit devenir massive.

S'il n'y a qu'un pour cent de la population mondiale qui est viscéralement attachée à la poursuite prioritaire de l'axe techno-économique et de la croissance infinie, bien que ceux qui forment

ce un pour cent trustent les pouvoirs économiques et politiques, ils ont potentiellement, en face d'eux, quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population mondiale qui doit pouvoir s'indigner et prendre conscience de la nécessité de refonder la société sur le *convivialisme*. Pour que réussisse l'offensive intellectuelle du *Manifeste*, il faut qu'une bonne proportion de ces quatre-vingt-dix-neuf pour cent en prenne effectivement conscience et que, de la prise de conscience, ils passent à l'action.

Dans l'entre-temps, il faudra continuer à faire connaître le *Manifeste* et l'idéal du *convivialisme* par tous les moyens possibles.

Références citées

GEORGESCU-ROEGEN Nicholas, 1971, *The Entropy Law and the Economic Process*, Harvard University Press, Cambridge.

GIRARD René, *La Violence et le sacré*, 1972, Grasset, Paris.

MANIFESTE CONVIVALISTE, *Déclaration d'interdépendance*, 2013, Le Bord de l'eau, Lormont.

REVAULT D'ALLONES Myriam, 2012, *La Crise sans fin*, Seuil, Paris.

STIGLITZ Joseph, *Le prix de l'inégalité*, 2012, Les Liens qui libèrent, Paris.

* * *

*